Entretien avec Ruta Sepetys

Auteure de *Ce qu'ils n'ont pas pu nous prendre*, roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Bee Formentelli, publié en octobre 2011 chez Gallimard Jeunesse

Annick Lorant-Jolly : *Chère Ruta Sepetys, votre roman me semble assez exceptionnel à plus d'un titre. Par son sujet : vous y apportez un témoignage sur le « nettoyage » des pays Baltes par Staline au moment de leur annexion par l'URSS, une opération qui a commencé en 1941. Un sujet peu traité dans la littérature générale et encore moins dans la littérature pour la jeunesse, une page en tout cas méconnue de l'Histoire contemporaine – contrairement à la Shoah. Et votre roman est également remarquable par les valeurs humanistes généreuses dont il est porteur, ce qui va permettre qu'il soit lu par un large public, des jeunes gens, sans doute, mais aussi des adultes. J'ai lu qu'il allait être traduit dans vingt-six pays, pour moitié en « jeunesse » et pour moitié en « adultes ». En France c'est Gallimard Jeunesse qui le publie, à destination des adolescents. Je suis heureuse de vous rencontrer et que vous puissiez nous éclairer sur la conception de votre livre et la façon dont il s'inscrit aussi dans votre histoire personnelle. Je crois que c'est votre premier roman publié. Vous avez travaillé auparavant dans l'édition musicale. Pour quelle raison vous êtes-vous engagée dans ce projet d'écriture ?*

Ruta Sepetys : J'étais engagée dans une démarche de retour sur les origines et l'histoire de ma famille, avec un projet de livre en perspective et, lors d'un voyage en Lituanie, chez mes cousins, je leur ai demandé s'ils avaient une photographie de mon père et de mon grand-père.

Ils m'ont regardé de façon très bizarre et ils m'ont répondu « Non, on n'a aucune photographie, on a dû toutes les brûler. » Quel choc ! J'ai appris que mon grand-père était un officier de l'armée lituanienne. Lorsque les Soviétiques ont envahi les Pays Baltes, il était sur la liste des gens à éliminer. Il a été prévenu in extremis : « Tu vas être arrêté ce soir... Il faut que tu partes avec ta famille ». Donc il a fui son pays avec ma grand-mère et mon père, qui avait 4 ans. Ils ont rejoint un camp de réfugiés – situé entre l'Autriche et l'Allemagne – où ils ont passé neuf ans avant de rejoindre les États-Unis. Mais, quand les Soviétiques sont arrivés et qu'ils ont vu qu'il n'était plus là, ils s'en sont pris à d'autres membres de la famille qui, eux, ont été déportés en Sibérie. C'est pour ça que toutes les photographies avaient été brûlées

image extraite du site de l'auteure :
www.rutasepetys.com

parce que les survivants ont voulu couper tous les liens, pour se protéger, eux et leurs enfants. Tout le monde pensait que mon grand-père avait été exécuté, personne ne savait qu'ils avaient réussi à se sauver – son nom figure d'ailleurs sur un monument aux morts. Chez mes cousins, j'ai alors compris alors que ma propre vie et ma liberté avaient eu pour prix la vie et la liberté des membres de ma famille déportés.

Mon grand-père a quand même repris contact, depuis les États-Unis, à la fin des années 1950, avec la Lituanie, mais il n'en a jamais parlé à quiconque, il a porté ce poids tout seul. J'ai mieux compris sa personnalité compliquée : quelle culpabilité terrible pour un militaire de carrière de fuir ainsi son pays au moment où celui-ci est envahi ! C'est quelque chose dont on ne se remet pas. Et il est malheureusement mort deux ans avant l'Indépendance de la Lituanie en 1991. Mon père, lui, n'avait rien su de cette histoire parce que, quand il est arrivé aux États-Unis à 13 ans, il a tout de suite était recruté pour jouer dans une équipe de football pour un collège américain et il a commencé sa nouvelle vie. À cet âge-là on ne se retourne pas sur le passé.

Aujourd'hui, à 75 ans, grâce à mon travail sur l'histoire de notre famille, il découvre ce passé, ce qu'a pu vivre son propre père, il a renoué avec nos parents en Lituanie et le dialogue se passe bien. Mais, au début, mon père et ma mère étaient inquiets. Les recherches que j'ai entreprises les inquiétaient, ils avaient peur que, si je publiais mon livre, je sois menacée de représailles.

A.L.-J. : *Si j'ai bien compris, depuis l'Indépendance de la Lituanie, la mémoire est enfin mise à jour et les souvenirs libérés. Ces circonstances ont dû faciliter votre travail ?*

R.S. : Moi, en tout cas j'ai décidé d'aller jusqu'au bout de ce projet parce que cela me semblait important. Je ne savais pas si mon livre allait être publié mais je voulais l'écrire.

A.L.-J. : *Pendant cinquante ans, le silence a été fait. Les Pays Baltes ont été rayés de la carte par Staline. Ils sont nés à nouveau après l'Indépendance, en 1991. Mais il a fallu encore vingt ans pour que se libèrent la parole et la mémoire sur ce qui s'y est passé. Y a-t-il des musées consacrés à ces événements ?*

R.S. : À Vilnus, en Lituanie, il y a le Musée du génocide dans lequel sont rassemblés des lettres, des dessins, des chansons qui témoignent de cette époque, des documents qui ont été une source précieuse pour mon roman...

A.L.-J. : *Comment votre roman a-t-il été accueilli en Lituanie ?*

R.S. : J'étais déjà très surprise qu'il y soit publié. Je pensais que les Lituaniens n'avaient pas besoin d'un roman écrit par une Américaine pour raconter leur propre histoire. Mais en fait je crois qu'ils ont besoin aussi de ce regard extérieur.

A.L.-J. : *Peut-être parce que votre livre non seulement apporte un témoignage bouleversant, mais aussi parce que c'est un véritable roman. Vous avez choisi, pour incarner le récit, le personnage central d'une jeune adolescente de quinze ans, Lina, entourée de sa famille. Son père va être arrêté tout de suite et ils ne le reverront jamais. Sa mère, Elena, et son petit frère Jonas vont être déportés avec Lina en train, dans des wagons à bestiaux, jusqu'à des camps de travail qui étaient en réalité des camps d'anéantissement des prisonniers.*

Vous montrez également – et c'est insupportable – à quel point tous ceux qui encadraient ces camps poursuivaient un objectif de destruction des corps et des esprits. Cette famille de fiction illustre le sort d'une partie de la population lituanienne. Il y a eu des centaines de milliers de morts – entre les arrestations, les exécutions, les déportations – et un tiers de la population des Pays Baltes a disparu dans ce drame. Vos deux personnages principaux, Lina et sa mère, sont magnifiques : ce sont des femmes qui traversent des situations terribles avec intelligence, courage et une capacité d'amour, de compassion, de solidarité sans faille. On s'identifie fortement à elles. Le petit garçon, lui, qui n'a que dix ans, est très attachant, mais il ne peut pas jouer un rôle très moteur dans l'histoire... Comment ces personnages sont-ils nés dans votre esprit ?

R.S. : Je voulais que le personnage principal soit une jeune fille parce que beaucoup des survivants que j'ai rencontrés étaient à l'époque de la déportation des adolescents. Beaucoup de jeunes enfants sont morts parce qu'ils étaient trop faibles, beaucoup d'adultes ont péri. Mais chez les adolescents, d'après les récits que j'ai entendus, il y avait une volonté de vivre et de survivre stupéfiante. Même au milieu de l'horreur, ils sont portés par l'élan de la vie et les préoccupations de leur âge ! J'ai été particulièrement frappée par le témoignage d'une femme : sur le quai de la gare, alors qu'ils étaient tous serrés les uns contre les autres, prêts à être enfermés dans les wagons, elle avait repéré un garçon qu'elle trouvait beau et à qui elle avait pu parler un peu. Ensuite ils avaient été séparés et c'était la seule chose à laquelle elle pensait dans le wagon : où pouvait-il être ? Est-ce

qu'elle allait le recroiser ? C'est fou de penser à ça, dans cette situation !

A.L.-J. : *Il y a d'ailleurs dans votre roman une belle histoire d'amour entre Lina et un autre jeune prisonnier.*
R.S. : Quant à la mère, Elena, son personnage est largement inspiré d'une femme que j'ai rencontrée et qui a tenu à assumer son témoignage avec courage, contrairement à d'autres qui avaient encore peur… Une « belle personne » vraiment avec laquelle je suis restée en lien « moi je te dirais tout, et tu peux dire mon nom et je n'ai pas peur ». On peut la voir et l'écouter dans le film que j'ai mis en ligne sur le site **www.rutasepetys.com**
Je voulais que ce personnage de la mère soit au cœur de mon histoire, comme dépositaire des valeurs humanistes, une femme pleine de bonté et de compassion, y compris à l'égard de ses « ennemis ». Comme je n'ai pas eu d'enfants moi-même, pour évoquer le lien maternel qui lie Elena à ses deux enfants, je me suis inspirée de ma propre mère et de ma grand-mère.

A.L.-J. : *D'autres personnages secondaires sont juste désignés par un surnom, au début du roman, quand ils sont embarqués : il y a le banquier, le chauve, etc. C'est quelque chose d'intéressant, par rapport à cette entreprise de déshumanisation que vous décrivez. Vous leur donnez un nom bien plus tard, du moins pour certains…*
R.S. : J'avais fait le choix de ne pas donner de nom sauf à Lina. Les personnages étaient décrits par un trait de leur caractère, ou leur profession, comme cet homme qui remonte sa montre en permanence parce que ça le rassure… Mais mon éditeur n'était pas d'accord : « Il faut que certains personnages aient un nom, ça les rend plus vivants, plus proches du lecteur ».

A.L.-J. : *Je comprends comment vous avez pu petit à petit donner naissance à ces personnages qui se sont nourris de vos rencontres… des personnages marquants, dont on se souvient. Mais vous nous livrez ici un récit absolument terrible de la déportation et des conditions de vie dans les camps, qui deviennent totalement inhumaines lorsqu'on expédie les prisonniers au nord de la Sibérie – au niveau de l'Arctique. Et vous traitez cela avec un réalisme très fort, votre évocation sonne juste. Les faits ne semblent pas grossis ou rapportés. On a l'impression de lire un récit de vie. Est-ce grâce aux documents et aux témoignages que vous avez rassemblés ?*
R.S. : L'un de mes objectifs, surtout pour la fin du roman, était de faire ressentir au lecteur les conditions matérielles dans lesquelles survivaient les prisonniers. J'avais écrit une première version que j'avais fait lire à mes collègues d'un atelier d'écriture. Ils ont trouvé qu'on ne ressentait pas assez le froid. J'ai donc fait de nouvelles recherches, en particulier dans les récits d'alpinistes, et j'ai interrogé quelques survivants lituaniens : ces gens, en dix ans, n'ont jamais ressenti la chaleur. Ils n'avaient aucun vêtement, ils se protégeaient avec des filets de pêche… J'ai donc ajouté de nombreuses précisions dans ma deuxième version, mais mon éditeur a trouvé alors que mon récit était trop chargé et il m'a demandé d'enlever certains détails.

A.L.-J. : *Effectivement, si on ressent ces impressions terribles, on ne se sent pas non plus submergé par l'horreur…*
R.S. : C'est grâce à mon éditeur. Ma première version était vraiment très triste, très chargée (trop ?) en détails dramatiques.

A.L.-J. : *Justement, je me suis interrogée sur le public auquel ce roman pouvait être proposé. Sa lecture est éprouvante. Moi-même j'ai dû m'arrêter, faire des pauses à certains moments. Quelle réception peuvent en avoir des jeunes ? C'est un choc pour eux, sans doute. Pas seulement à cause des conditions matérielles évoquées, mais aussi à cause de l'horreur absolue que représente la mise en place par un système totalitaire d'une machine qui vise à l'élimination d'une population, avec des gens qui exécutent aveuglément les ordres. Comment un jeune peut-il recevoir cela ? La même question se pose pour les fictions sur la Shoah.*
R.S. : Vous ne pouvez évidemment pas proposer ce livre à un enfant de 10 ou 11 ans. Moi-même je me suis demandé s'il était trop sombre, y compris pour des adolescents. Mais quand je suis allée dans des établissements scolaires pour le présenter à des jeunes lecteurs, j'y ai trouvé un accueil très favorable. Ils étaient stupéfaits d'apprendre que Staline avait tué vingt millions de personnes et se demandaient pourquoi leurs livres d'Histoire n'en parlaient pas. Ils lisaient mon roman comme un témoignage sur les Lituaniens victimes de Staline et ils en étaient bouleversés. Pour moi ça a vraiment du sens que des jeunes, à cet âge-là, se posent de telles questions, qu'ils soient passionnés, qu'ils veuillent savoir.
Mais de nombreux éditeurs m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas le publier en jeunesse, en Italie, au Brésil, en Corée, à Singapour, en Slovaquie, etc. il a été publié pour les adultes.

Entretien avec Ruta Sepetys

A.L.-J. : *C'est un roman que j'ai envie de proposer à des lycéens et je pense que ce sera une expérience de lecture forte. Pour deux raisons : d'une part, parce qu'on s'identifie à cette jeune fille – qui est aussi la narratrice – à son innocence, à son incompréhension des choses ; et puis surtout parce que, si c'est un roman désespérant sur ce que des humains sont capables de faire subir à d'autres humains, ce n'est pas du tout un roman désespéré. Il est porté par l'énergie de ces deux femmes admirables et il est traversé par d'autres personnages intéressants : bien sûr ce jeune homme dont Lina va tomber amoureuse, mais aussi, dans le camp russe, ce médecin du NKBD qui arrive dans leur camp à la toute fin, alors qu'ils sont en train de mourir. Il va les sauver avant de repartir en sauver d'autres – juste un homme qui essaye d'intervenir, modestement. Il semble qu'il ait existé ?*

R.S. : Oui. Vous savez, on a tendance à considérer les êtres humains de façon caricaturale : ils sont soit bons, soit diaboliques. Mais, entre les deux, il y a tous les degrés possibles. Certains survivants m'ont dit que des gardes soviétiques les avaient aidés. Une vieille dame m'a raconté que l'un d'eux lui avait donné des médicaments qui ont sauvé les membres de sa famille. Elle me disait : « Chaque soir je pense à lui dans mes prières ».

A.L.-J. : *La fin du roman est magnifique – nous n'allons évidemment pas la raconter – et elle lui donne toute sa portée. Elle est porteuse d'espoir, en particulier dans les ressources que peuvent déployer les hommes et les femmes pour s'en sortir, pour préserver leur dignité, leur intégrité. Ce n'est pas du tout un livre désespéré, de ce point de vue-là.*

R.S. : Et le titre français est vraiment bien : les Soviétiques ont pu prendre leur drapeau, ils leur ont pris leur langue, ils ont pris leur pays, mais ils n'ont pas pu leur prendre leur « âme ». Les jeunes lecteurs le comprennent parfaitement et ils sont sensibles à l'espoir et au courage des personnages.

A.L.-J. : *Il y a un ressort important dans votre livre, le rôle de l'art. Cela a déjà été évoqué par des survivants des camps de concentration. Vous posez d'ailleurs la question dans votre film : « Qu'est-ce qui a fait que vous avez survécu ? ». Certains répondent : la religion, la croyance à un monde meilleur, l'attachement à ses proches, la solidarité avec les autres... et pour d'autres comme cette jeune fille douée, qui peut dessiner, l'art est aussi une manière de conjurer l'horreur et de transmettre quelque chose.*

R.S. : Oui, pour Lina c'est sa façon de lutter, pour se sauver et aussi son chemin pour se découvrir elle-même. J'ai lu des écrits du peintre Edvard Munch et regardé ses tableaux. Il disait souvent que sa peinture exprimait sa conscience. Il recherchait le sens de l'existence et il peignait l'amour, la solitude, la mort et la souffrance, dans des tableaux très sombres. J'ai toujours imaginé que pour mon personnage son art ne serait pas réaliste.
De nombreux survivants que j'ai rencontrés m'ont raconté qu'ils avaient dû enterrer ces « traces » écrites ou dessinées de leur expérience. Cela pouvait être dangereux…

Entretien réalisé le 8 Septembre 2011,
Propos traduits par Charlotte Duverne

image extraite du site de l'auteure :
www.rutasepetys.com